3me ANNÉE—No 23. LE NUMÉRO, 10 CTS SAMEDI, 4 MARS 1905

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT :
Un an - - - - - $2.00
Six mois - - - - - 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal,
TEL. BELL MAIN 999

A L'ETRANGER :
Un an - - Quinze francs
Six mois - - - 7 frs
Strictement payable d'avance.



SOMMAIRE

Nostalgie (*poésie*)................*Eudore Evanturel*
Amour-Lumière (*poésie*)..........*Léon Berthaut*
Le bon parler français.................*Françoise*
Ballade (*poésie*)..................*Louis-Joseph Doucet*
Une grande contemporaine......*Marie P. Globensky*
Sermon matrimonial.......................*G. Droz*
Nequan..................................*Marcelle Bailly*
L'œil droit de Jean Ziska...........*Georges Grand*
La Dame aux Camélias..................................
Nos souffrances................................*Jérémie*
La promenade d'un dindon.............................
Le Coin de Fanchette........................*Françoise*
Propos d'étiquette.........................*Lady Etiquette*
Page des Enfants...........................*Tante Ninette*
Le Mal du Pays (*feuilleton*)..........*M. Aigueperse*

IMPRIMERIE A. P. PIGEON, 1595-1597 RUE ONTARIO

MADAME

Pour vos petits diners fins, et vos banquets de famille, ayez de la viande de premier choix. Vous la trouverez chez

Hormisdas A. Giguère
34, 36, 38, 40
Marché Bonsecours
MONTREAL

Tél Bell, Main 2479.

QUERY FRERES Photographes

1854 Rue Ste-Catherine, Montréal

EDMOND GIROUX, Jr.

Pharmacien Chimiste

Edifice du Monument National
216 RUE SAINT-LAURENT
Téléphone Main 2628.

Spécialité : Ordonnances des Médecins.

Fleurs Fraiches !

Reçues tous les jours chez

ED. LAFOND

Le Fleuriste des Theatres
1607 RUE STE. CATHERINE
Tél. Bell Est 1949

Tout ouvrage exécuté à des prix modérés.

Montres et Bijoux

Notre assortiment de nouveautés est maintenant complet. Une visite à notre Exposition vous sera avantageuse. . . . .

N. BEAUDRY & FILS
Bijoutiers Opticiens
212 Rue St-Laurent, Montreal

Essayez le Polisseur **CANDO** pour argenterie
Demandez un échantillon.
TÉL. BELL, MAIN 2106.



DENTISTES...

Nos dents sont d'une grande beauté, naturelles, inusables, incassables, sans traces d'artifices, et donnent la plus grande satisfaction à tous. Elles sont garanties. Or, ciment, argent pour plombage, Electricité.

Institut Dentaire Franco - Americain
162 Rue St Denis Montreal
Bell Est 1744

Elixir Iodo-Tannique Glycerophosphate "Gagner"

Tonique reconstituant du système nerveux et osseux

CONTRE ;—Neurasthénie, anémie, rachitisme, Tuberculose, faiblesse musculaire, débilité générale, etc

Dosage.—Chaque cuillérée à soupe contient : 0.25 centigrammes de glycerophosphate de sonde, 0.02 centigrammes d'Iode, combiné à 0.15 centigrammes de Tannin.

Mode d'emploi.—Adultes une cuillérée à soupe aux repas ; enfants, une à deux cuillerées à thé.

Seul Depositaire *PHARMACIE GAGNER* Coin des rues Ste-Catherine et St-Denis MONTREAL

Librairie Beauchemin

à responssbilité limitée,
256 RUE ST-PAUL, MONTREAL

LETTRES DU P. DIDON à Mademoiselle Th. V ... 27e édition. 1 vol. in-12 .... 0.88
LETTRE DU P. DIDON à un ami, 1 vol. in-12 0.88
L'EDUCATION PRESENTE. Discours à la jeunesse par le P. Didon. 1 vol. in-12 .... 0.88
INDISSOLUBILITE ET DIVORCE. Conférences de Saint-Philippe du Roule, par le P. Didon. 1 vol. in-12 .... 0.88
LA FOI EN LA DIVINITE DE JESUS. Conférences prêchées à l'Eglise de la Madeleine. Carême de 1892, par le P. Didon. 1 vol. in-12 .... 0.88
EN TERRE SAINTE, par Mademoiselle Th. V. (Thérèse Vianzone. 1 vol. in-12, illustré.. 0.88
HENRI DIDON, par Jaël de Romano. 1 vol. in-12 ....

Librairie Beauchemin
(à responsabilité limitée)
256 Rue St-Paul, Montréal.

SPECIALISTE

BEAUMIER

Médecin et Opticien
A l'INSTITUT D'OPTIQUE

Examen des Yeux GRATIS
1824 Ste-Catherine
Coin Ave Hôtel-de-Ville Montréal.

Est le meilleur de Montréal comme fabriquant et ajusteur de LUNETTES, LORGNONS, YEUX ARTIFICIELS, etc., A ordre, garantis pour bien voir, de loin et de près, et guérison d'Yeux.

Le Terminal et les Chars Urbains arrêtent à la porte.

AVIS.—Cette annonce rapportée vaut 15 cents par piastre pour tout achat en lunetterie.

Pas d'agents sur le chemin pour notre maison responsable

POUR BIEN RECEVOIR

Vos amis, ayez toujours les

Vins Porto & Madère
—DE—
BLANDY FRERES.

Seuls agents à Montréal ;
LAPORTE, MARTIN & CIE.

Montreal Mode

Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois.

En vente en tous les dépôts.

Direction et Administration :

22a RUE EMERY

...MONTREAL...

Tél. Main 2045.



CONSOMPTION

CAPSULES CRESOBENE

On ne se soigne plus avec les mêmes remèdes aujourd'hui. Les théories de Pasteur ont bouleversé les méthodes de traitement. Ainsi dans les maladies des voies respiratoires (TOUX, RHUMES, LARYNGITES, ASTHME, BRONCHITES, TUBERCULOSE) on emploie avec le plus grand succès le merveilleux anti-microbes les Capsules CRESOBENE qui renferment des produits balsamiques et antiseptiques d'une incomparable volatilité dont l'efficacité tient du prodige. DEPOT. ARTHUR DECARY Phcien 1688 Ste Catherine . MONTREAL . et toutes pharmacies .

50¢ le Flacon. Monsieur Decary envoie gratuitement sur demande un livret COMMENT LUTTER CONTRE LES MALADIES DES POUMONS.

3me ANNÉE — No 23 LE NUMÉRO, 10 CTS SAMEDI, 4 MARS 1905

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY *Dire vrai et faire bien.*

ABONNEMENT :	REDACTION et ADMINISTRATION	A L'ETRANGER :
UN AN - - - - - $2.00	80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.	Un an - - Quinze franc,
SIX MOIS - - - - - 1.00	TEL. BELL, MAIN 999	Six mois - - - 7 frs
Strictement payable d'avance.		Strictement payable d'avance.

Nostalgie

J'ai le regret des jours d'été
Qui meurent dans les couchants roses ;
J'aurais au cœur plus de gaîté
Si nous étions au temps des roses.

Le sort me semblerait moins dur
Et mes douleurs bien moins réelles,
Si c'était l'heure où le blé mûr
Sur le sillon tombe en javelles.

Je sentirais un peu d'espoir
Et plus d'amour remplir mon être
Si je voyais entrer ce soir,
Des papillons par ma fenêtre.

Car c'est l'hiver et je suis las
Du calme froid des plaines blanches.
J'ai hâte de voir du lilas
Et des nids d'oiseaux dans les branches.

L'été, l'eau des étangs reluit,
La mer, le pré, tout étincelle ;
On voit l'éclair que fait, la nuit,
La luciole avec son aile.

Mais quand s'abat l'âpre saison
Du vent, du givre et des buées,
Le soleil nage, à l'horizon,
Soir et matin, dans les nuées.

Quel temps fait-il ? Je meurs d'ennui ;
Depuis novembre il pleut, il gèle,
Et mes plus beaux rêves ont fui
Avec la dernière hirondelle.

Pourtant, bientôt, dans la forêt,
Tout renaîtra sous les ramures.
Alors, j'aurai moins de regrets,
Moins de tristesse et de murmures.

EUDORE EVANTUREL.

(*Québec*).



Amour : Lumiere

Aux Femmes Canadiennes

L'Amour anime seul notre néant humain,
Mais il en fait surgir les splendeurs de la Vie
C'est par lui que la Terre, à l'épreuve asservie,
Veut croire cependant au meilleur lendemain.

C'est l'Amour qui, prenant le Héros par la
(main,
Le conduit aux genoux de la Beauté ravie ;
Et quand la charité, d'espoirs inassouvie,
Passe, l'Amour salue et lui fraye un chemin.

Sourires dissipant l'ombre de fronts moroses,
Goutte de lait, pain, or, tout vient de la bonté.
Amour ! tel est le parfum, du cœur sacré des
(roses.

Et l'Art divin bénit ta marche à la clarté,
Car la cime où tu vas, par les monts blancs et
(roses,
Monte jusqu'au Soleil de la Fraternité.

LÉON BERTHAUT.



LE BON PARLER FRANÇAIS

J'ai été charmée d'apprendre, lors d'une récente promenade à Québec, l'influence heureuse qu'exerce déjà *Le Bulletin du Parler Français* dans le milieu où il rayonne et les services signalés qu'il rend à notre langue.

Depuis son apparition, on constate plus d'émulation, plus d'efforts pour se renseigner sur l'étymologie des mots, et, surtout, une application plus grande à la correction des fautes usuelles de la conversation familière.

Les fondateurs de la petite revue peuvent s'estimer heureux de voir fleurir sitôt, la moisson qu'ils ont semée. Il est rare que la semence, jetée en terre, à la sueur de votre front, porte des fruits dès son premier printemps, comme il est étonnant de voir des soins et des peines recevoir une prompte récompense. L'encouragement est donc très vif, et l'œuvre si bien commencée devra être soutenue à n'importe quel prix.

Il est grandement temps, d'ailleurs, que l'on s'impreigne enfin de l'importance du français bien parlé. Trop longtemps le langage correct n'a tenu qu'une place secondaire dans les relations sociales. J'hésite à l'écrire, tant la chose parait invraisemblable et pourtant nous n'avons qu'à nous interroger pour savoir que cela est, mais, tel, qui écrit son français avec toute l'attention voulue, le parlera cependant dans le patois le plus bizarre qui puisse se rencontrer.

Je dirai plus : — bien que j'aie l'air de soutenir une énormité—il existe en quelques familles, en de certains milieux d'ailleurs bien éduqués, une certaine honte à se servir, dans le langage ordinaire, d'une phrase élégante et châtiée.

Regardons autour de nous, -- sans aller si loin, regardons au dedans de nous-mêmes, et nous verrons si nous nous ne devons pas, sur ce travers extraordinaire, dire notre coulpe.

Deux puissants facteurs contribuent à la bonne ou mauvaise formation du parler français : ce sont l'éducation de famille et celle que l'on reçoit dans les pensionnats.

En général, sous ce rapport, les deux sont également déplorables.

Dans combien de familles reprend-on les enfants qui se sont servi d'expressions défectueuses, qui font des fautes grammaticales ou qui ont une mauvaise prononciation ? Nous pourrions les compter sur nos doigts. Et pourtant, c'est là, d'abord, que devrait être commencée la pratique d'un langage pur et très français, c'est là que l'enfant devrait en prendre l'accoutumance, afin que, plus tard, cela lui soit moins pénible et plus facile.

Je me demande encore pourquoi le bon parler français n'est pas exigé dans les maisons d'éducation, et pourquoi, au lieu d'être en honneur dans les sanctuaires du savoir, il reste-t-il trop souvent quantité négligeable ?

Je sais fort bien pour ma part, que, dans le couvent où j'ai reçu mon instruction, où les élèves finissantes constataient avec un très légitime orgueil qu'elles avaient aux concours les mêmes questions et les mêmes problèmes que ceux donné aux étudiants de l'Université, le français parlé était détestable.

Toutes mes compagnes se rappelleront l'affectation que nous mettions à n'employer aucune négation, à braver la conjugaison des verbes comme à ostraciser les mots recherchés.

Certes, nous n'étions pas encouragées par nos maîtresses dans cette déplorable manie, mais elle était tolérée avec trop d'indulgence, et c'était un tort.

Que dire maintenant des éducateurs et des éducatrices qui enseignent les sciences qu'elles possèdent dans un langage incorrect et vulgaire ! N'est-ce pas profondément regrettable ?

Secondons la croisade entreprise par *Le Bulletin du Parler Français* ; efforçons-nous de parler notre belle langue aussi purement, aussi correctement que possible. Transmettons de génération en génération, intact et toujours sublime, l'héritage sacré que nous ont légué nos pères

FRANÇOISE.

Ballade.

LES LARMES LAVENT DES REGRETS

(*Pour le* JOURNAL DE FRANÇOISE)

Le ciel lave ses pans d'azur
Avec d'effroyables orages,
L'océan mugit, rauque et dur,
Et lave de sombres nuages ;
Les saisons lavent les guérêts
Qui font l'espoir de notre terre ;
Le ruisseau lave la fougère,
Les larmes lavent des regrets !

L'oiseau chante le nid futur
Par tous les palais de feuillage ;
Le jour est beau, le soir est pur.
Quand le printemps luit sur nos plages,
L'écho chante aux bois indiscrets,
Les pauvres ont moins de misère,
Les tombes ont plus de prières.
Les larmes lavent des regrets !

Les aubes d'or et l'épi mûr
Enrichissent le paysage,
Le vieillard longe les vieux murs
Rêvant à mieux tromper son âge ;
La sève pleur aux verts bosquets,
Le papillon, plein de lumière,
Voit pleurer la rose tremière.
Les larmes lavent des regrets !

ENVOI

L'âme qui pleure a des secrets ;
Les larmes ont quelque mystère,
Dieu les versa pour notre sphère.
Les larmes lavent des regrets !

LOUIS-JOSEPH DOUCET.

Théatre National.

Les mélodrames que l'on joue à ce théâtre populaire attirent constamment les foules. Les acteurs, qui interprètent ces œuvres de nos meilleurs dramaturges français, recueillent des applaudissements qui prouvent plus que tout ce que l'on pourrait en écrire, avec quel art ils s'acquittent des rôles qui leur sont confiés. Cette semaine on a mis à l'affiche, *Le Château du crime* et la semaine prochaine on donnera *La Chasse au mari.*

UNE GRANDE CONTEMPORAINE

C'est à Rome, en 1900, l'année du grand Jubilé Pontifical de Léon XIII, que je passai six semaines sous le même toit que la comtesse Zamoyska, dans sa plus grande intimité. Son nom prend tous les jours une plus grande notariété, et je dois dire en passant que c'est avec autant de joie que de surprise que j'ai trouvé chez une de nos Montréalaises, les deux ouvrages publiés par la comtesse en 1902: l'un "Sur le travail", l'autre "Entretien sur l'éducation".

La comtesse descend d'une des plus grandes familles de Pologne qui ont donné des héros à la Patrie et des cardinaux à l'Eglise, aussi la Chapelle des Capucins à Rome renferme-t-elle plusieurs tombeaux des princes cardinaux Zamoyski. Le père de la comtesse, le général comte Ladislas Zamoyski est mort après une lutte constante pour défendre les intérêts de sa patrie et de sa religion; il suffit de lire son Eloge funèbre prononcé par un ami français de cette illustre famille, le Cardinal Perraud, pour connaître et apcier ce noble caractère. Sa veuve et sa fille, héritières d'une grande fortune, ont voulu continuer dans leur sphère, le travail de la réaction religieuse et industrieuse de leurs compatriotes. Elles ont donc commencé à fonder en 1881 à Cornick dans un de leurs châteaux même, une école où les jeunes filles, apprennent les unes aux classes rurales et ouvrières, les autres à la bourgeoisie ou noblesse de Pologne, sont formées à tous les travaux du ménage en même temps qu'aux vertus fondamentales de la vie chrétienne. C'est d'abord une œuvre de rapprochement des classes, car les filles des meilleurs familles, en même temps qu'une instruction supérieure complète, y reçoivent la même éducation professionnelle que les jeunes paysannes élevées pour devenir ménagères et des fermières expertes. L'enseignement donné y est aussi complet et aussi varié que possible, on y apprend à tout faire, ce qui est bien la meilleure façon d'assurer sa propre indépendance et à un moment donné, son influence sur autrui: la couture, la coupe, l'art culinaire, le repassage, la lessive, la tenue des livres, etc., etc. La jeune fille riche dirige la jeune fille pauvre, mais toutes deux apprennent la même chose, l'une pour savoir bien commander et diriger, l'autre pour servir parfaitement. L'esprit de l'œuvre est éminemment religieux et catholique, et, par là, elle est patriotique en maintenant et renforçant le lien idéal qui unit les Polonais, enfants d'une même Mère dans une communauté de souvenirs, d'espoir et de souffrance, et rend impossible la fusion avec leurs dominateurs.

Expulsées de Cornick par M. de Bismarck, ces vaillantes polonaises transportèrent successivement leur œuvre à Lubowla, puis Kalwarya. Elle a maintenant son siège à Zakopane en Galicie et compte plus de deux cents jeunes filles.

Lorsque je rencontrai la comtesse à Rome, elle y était venue en compagnie de son amie française, Henriette C., traductrice de ses livres de la langue polonaise en langue française, et la digne compagne de ses travaux. Léon XIII les reçut plusieurs fois en audience privée, il avait déjà depuis quelques années accordé à cette œuvre philantropique et si profondément chrétienne ses plus abondantes bénédictions. La comtesse est une grande et belle femme qui porte dans toute sa personne, le cachet d'une haute race. Sa figure franche et ouverte est surmontée d'une abondante chevelure châtain soigneusement relevée. Sa conversation simple et toujours captivante, révèle le sérieux, l'expérience et la culture d'esprit la plus parfaite. Elle possède une voix admirable, et à la Messe de Minuit, dans la chapelle de la Via Torino, le "Buen Retiro" des personnes qui cherchent à Rome la vie calme et paisible, elle ravit nos oreilles et notre cœur par un chant suave et chaud, révélant toute la piété d'un cœur entièrement voué à l'œuvre de Dieu dans une vie séculière.

La comtesse qui devait passer une partie du printemps et de l'été à Paris dans un vieil hôtel que sa famille possède depuis des siècles au quai d'Orléans, m'avait gracieusement invitée d'aller la voir dès mon retour dans la capitale. Son œuvre et tous ses détails m'avaient fortement intéressée.

Je m'y rendis donc un dimanche après-midi du mois de mai. La comtesse me reçut avec affection dans la bibliothèque, pièce vaste et sombre, tapissée de livres et où l'œil découvre des bouquins qui reposent là depuis des siècles. Elle me fit l'honneur de me présenter à la princesse sa mère, la noble femme inspiratrice première de l'œuvre. On me fit alors l'invitation de venir le lundi suivant rencontrer quelques jeunes filles de Paris, pour y passer la journée, la comtesse voulant me donner une idée de la vie laborieuse et pratique qu'elles font suivre dans leur école domestique de Zacopane. Je m'y rendis avec empressement et en compagnie de mesdemoiselles Thureau Dangin, de mademoiselle Ollée Laprune, de mademoiselle Thomé et autres, toutes filles d'académiciens ou de haute volée, nous fîmes chacune un plat pour le déjeuner dans la vaste cuisine et sous la direction d'une cuisinière polonaise formée à l'école de Zacopane. Un pudding au tapioca fut mon lot, chacune avait sa petite recette écrite à sa place assignée d'avance, et en face d'elle, les ustensiles accompagnés des provisions nécessaires à la confection du plat. Je dois dire qu'à notre arrivée, à dix heures, une pe-

tite femme de chambre nous attendait pour nous revêtir d'un grand tablier de ménage et nous coiffer d'un bonnet destiné à protéger nos cheveux. A midi, deux d'entre nous furent chargées d'aller mettre le couvert sous la direction d'une fille de salle toujours formée à Zacopane et qui sait dresser depuis la table la plus simple jusqu'à la plus somptueuse. A une heure nous étions toutes réunies autour de cette table avec la comtesse, dégustant notre propre menu et causant de mille sujets intéressants. La princesse mère n'assistait pas à nos agapes mais nous convoquait pour quatre heures au grand salon pour prendre le thé. Après le déjeûner, nous allâmes prendre une leçon de repassage, c'est là que j'ai appris que pour repasser un corsage, l'on doit commencer par les manches.

A quatre heures donc la princesse Zamoyska vint nous rejoindre au salon. L'apparence de cette femme vêtue de soie noire, coiffée d'un bonnet de dentelle gracieusement posé sur une chevelure blanche retombant en deux boucles sur ses épaules, me fit l'effet d'une châtelaine des temps passés. L'on ne retrouve plus cette distinction unique, fruit d'une parfaite harmonie d'âme, d'idées, et de gestes. Elle nous fit lire chacune un passage de l'Evangile du jour, car l'œuvre de Zacopane repose entièrement sur les préceptes du livre par excellence, celui du grand Maître. Pendant la conversation qui suivit, la princesse nous demanda tour à tour nos goûts et nos projets d'avenir. J'avoue que la question me parût bien embarrassante, car j'étais à une époque de transition où je ne demandais qu'un peu d'aide, de lumière et de repos. Les mères des jeunes filles vinrent ensuite les prendre, la conversation devint alors moins intime. J'eus l'honneur d'être présentée à mademoiselle de Montalembert, la nièce de l'auteur des "Moines d'Occident."

Je termine par ce passage paru dans un des ouvrages de la comtesse Zamoyski et qui semble s'adresser à nos compatriotes : "Accoutumons nos épaules au "travail. Faisons-nous violence s'il "le faut, pour travailler, aimons ar- "demment le travail, soyons-en fiè- "res, efforçons-nous d'éveiller ces "mêmes sentiments chez les per- "sonnes qui nous entourent. Que "dans leurs familles, elles y appor- "tent avec l'estime du travail la pé- "nitence par le travail, la réforme "de la vie et le relèvement du pays "par le travail! Que par leur exem- "ple, elles détruisent cette concep- "tion asiatique que l'oisiveté et les "mains incapables sont des signes "de dignité. Qu'elles se rappellent "que l'oisiveté est le commencement "de toutes les choses matérielles et "morales et que par l'amour du tra- "vail, se relèvent les familles et les "nations.

MARIE P. GLOBENSKY.

SERMON MATRIMONIAL

Il est certain, mon cher garçon, que la jolie fille dont tu vas devenir le mari te voit à travers les gazes les plus rosés de son imagination.

Elle attend tout de toi; tu peux lâcher la bride à ton génie, si tu en as, et devenir un véritable héros; elle n'en sera pas surprise; son rêve avait été au-delà. Non-seulement elle sera joyeuse de trouver en toi un être supérieur, mais elle en aura de la reconnaissance; elle sera fière de t'accepter pour son maître chéri et de te rehausser encore par la sincérité de sa soumission. Elle a soif de dévouement, d'admiration; tiens-le pour certain; toutes les femmes sont ainsi. Tu frises ta moustache d'un air conquérant? Cela est excusable: ta situation de fiancé est en effet particulièrement séduisante. Ajoutons tout de suite qu'elle n'est pas sans dangers. Pour un amoureux de ta sorte, le délicat, mon ami, est de conserver sa tête et de ne pas débuter par un de ces éclats qui ne sauraient avoir de lendemain.

Prends dès l'abord une bonne allure qui te mène loin et sûrement. Sois avec elle,, dès la première heure, ce que tu pourras être, non pas toujours, mais bien longtemps. Elle s'abandonne, se livre tout entière, la chère petite, tu peux tout sur elle; n'abuse pas de ces pleins pouvoirs et sois prudent pour deux. Ne te grise pas, soit dit entre nous, ne roule pas sous la table; tu y resterais. Bois goutte à goutte, si grande que soit ta soif, et ne taris pas le verre avant qu'elle y ait porté ses lèvres. Rien n'est plus naturel que d'oublier l'être aimé au milieu des transports dont il est soi-disant l'objet. Tels ces avocats, qu'emporte l'éloquence et qui, dans la fougue de leur plaidoyer, ne savent même plus le nom de leur client. Tâche de songer à elle avant tout: ton cœur et ton esprit te dira le reste.

Aimer, aimer!... mais vertuchoux, cela veut dire qu'on est aimable? De ta tendresse ne lui laisse voir que ce qu'elle peut comprendre et goûter, sinon sans surprise, du moins sans effroi... Ce que je te dis-là t'irrite, n'est-il pas vrai? Je suis la plus machiavélique des tantes? Quoi, tant de ruse et de dissimulation quand le cœur parle! Entre gens qui s'aiment sincèrement la confiance ne doit-elle pas être absolue; les moindres restrictions ne sont-elles pas autant de profanations?

Au Ciel, oui, mon ami, il y aurait profanation, mais en ce bas monde on ne fait rien sans adresse, prudence et circonspection. Il n'est pas d'œuvre humaine,—le bonheur compris,—qui puisse se passer de politique. Chacun d'ailleurs entend cette politique en dépit du bon sens, il ne s'ensuit pas qu'on puisse s'en passer. On peut être tout à la fois "habile et honnête et conserver sa dignité, tout en ménageant ses affaires," comme dit mon vieil ami. Crois-moi, mon enfant, sois discret et prudent: que le cœur de ta petite femme s'épanouisse librement,

sans hâte ni violence; qu'il se transforme insensiblement. Résiste à la sotte vanité de l'éblouir par tes révélations; ne l'écrase pas de ta jeune expérience. Elle se voile par pudeur, fais comme elle par sagesse. Ne brise rien, mon cher, dénoue un à un les liens qui l'attachent au passé. Qu'elle devienne femme le sourire aux lèvres, sans secousses ni cahot; que plus tard elle n'ait pas à rougir et puisse remercier Dieu des larmes que tu lui auras fait verser. Offre-lui la main, mais laisse-la venir à toi. Que ta sollicitude ne tourne pas au tatillonnage; sois assez attentif et discret pour ne pas dépasser, en fait d'égards et de soins, la mesure de ce qu'elle souhaite. Ne l'obsède pas; que ton affection l'entoure sans l'étouffer. Par étourderie, par effusion maladroite, ne répands pas à ses pieds ton âme tout entière comme on étale le contenu de sa valise devant les douaniers de la frontière. Devrais-je t'indiquer encore, laisse-moi te conseiller de ne pas tout lui dire; n'ouvre pas devant elle toutes les armoires; il n'est point encore l'heure.

Surtout garde la clef de ce trésor intime où sont recueillies les reliques de ta vie: émotions, rêves, croyances, illusions... grandeurs et faiblesses que toi seul peux comprendre. Ne lui montre pas tout cela: elle en serait plus surprise que touchée et tu éprouverais une sorte de honte à avoir profané le plus secret de ton âme par une inutile exhibition. Et d'ailleurs en te voyant si mauvais gardien de ton sanctuaire, sans doute elle y fouillerait sans scrupule, peut être même en ferait-elle son boudoir. Sois soucieux de ta dignité pour qu'elle respecte la sienne. Que tes confidences arrivent une à une par degré, alors que la chère petite y pourra voir une marque d'estime et de confiance. Ne force pas l'intimité à naître avant le temps, car en voulant la hâter, tu la rendrais impossible dans l'avenir. Vous n'en êtes encore qu'à vous adorer, mes enfants; dégustez votre rêve; restez l'un pour l'autre fantômes étincelants, soignez vos ailes et ne supprimez pas trop l'inconnu qui vous rapproche. Oui, vraiment, qui vous rapproche. Ce grand désir de se connaître et de se confondre ne prouve pas du tout que l'on se connait et qu'on ne fait qu'un. Deux êtres qui s'enlacent dans la plus chaude étreinte peuvent rester étrangers.

On est d'autant plus curieux l'un de l'autre que l'on s'ignore davantage. On s'adore parce qu'on se cherche. Une signature ne suffit pas à confondre deux âmes; la bénédiction nuptiale, loin d'être la solution du problême, n'en est que l'énoncé, et l'intimité qui viendra plus tard, si Dieu le veut, n'a rien de commun avec ces premiers élans.

Ne mettons pas les violons derrière la noce et la timbale d'argent au pied du mât de cocagne; c'est tout là-haut qu'elle doit être perchée.

Se connaître, vivre dans l'intimité l'un de l'autre, c'est le but, c'est la fin. L'amour peut éclater au premier choc; l'intimité veut du temps pour se produire: c'est pas à pas que l'on gagne la confiance et l'estime. Il faut s'être éprouvés mutuellement en mille circonstances diverses et que chacune de ces épreuves ait ajouté à la sécurité mutuelle; il faut avoir bu longtemps dans la même coupe, avoir goûté les mêmes joies, pleuré les mêmes larmes, pour se connaître et se comprendre. C'est la récompense enfin, c'est la bénédiction; c'est un rayon du bonheur entrevu et le plus doux, j'imagine, qu'on puisse entrevoir ici-bas.

Secouez un vase où de l'huile et de l'eau ont été versés: durant quelques instants vous n'aurez en apparence, qu'un seul liquide; mais déposez la fiole; alors, l'huile et l'eau, se séparant peu à peu, reprendront leur position première. La passion peut agiter deux âmes sans les confondre; seuls, le temps et l'estime les confondent sans les agiter. Le difficile, en ménage, c'est lorsqu'on n'est encore qu'amants de ne pas perdre de vue qu'on pourra devenir amis, et plus tard, lorsqu'on est amis, de se souvenir qu'on a été amants.

G. Droz.

NEQUAN

Ce nom, j'en suis certaine, ne dit rien aux jolies lectrices, qui se penchent, rieuses, sur chaque numéro du "Journal de Françoise"; il ne dérive ni du grec ni du latin, ne personifie aucun héros des siècles anciens, mais est tout simplement, celui d'un pauvre idiot, qui parcourait il y a une quarantaine d'années, les paroisses de la Rive Sud. Etre inoffensif, connu de tous, admis à tous les foyers il récréait les uns par ses chansons, berçait les tout petits et portait d'un village à l'autre les message qu'on lui confiait.

Ce fut ainsi que, par un beau dimanche de juillet, sous un soleil brûlant, Néquan arrivait pour la grand'messe dans la jolie et pittoresque église de C... et allait s'appuyer familièrement au banc d'un cultivateur de l'endroit. Le Curé de C... homme d'un grand zèle, cachait sous un air de bonhomie un esprit vif et prime sautier, et quand il le jugeait à propos, sermonait à outrance ses paroissiens, sans s'occuper ni de la chaleur, ni de la longueur.

Or, par ce dimanche de juillet de l'an de grâce 18... je ne sais pour quels méfaits, les francs-tenanciers de C... avaient mérité un sermon en quatre parties et leur Pasteur allait attaquer la troisième, quand l'habitant, poussant Néquan du coude lui dit tout bas: "Dis lui donc, Néquan, que c'est ennuyant!" Et à la stupéfaction générale, on entendit tout à coup: "Monsieur le Curé, c'est ben ennuyant, le monde est tanné, allez!" "Qui t'a soufflé de me dire cela, Néquan?" demande tranquillement le Curé." "C'est Baptiste, Monsieur le Curé," pointant le malheureux Baptiste, plus mort que vif, au fond de son banc.

...... et jusqu'à la fin de la messe, dans la petite église de C... on entendit de longs fous-rires s'étouffant dans les mouchoirs de poche.

Marcelle Bailly.

"Nous avons tant souffert ensemble." Voilà l'hymne de l'amitié.

Carmen Sylva.

L'œil droit de Jean Ziska

Depuis bien des semaines déjà, Prague, la ville aux sept collines, endure les misères et les angoisses d'un siège. Venceslas IV règne sur la Bohême et sur l'Allemagne, à la honte et au désespoir de tout ce qui reste de noble et de vaillant dans ces deux royaumes. La faiblesse des uns, l'ambition des autres, ont laissé couronner en l'année 1359, ce monstre dont l'histoire nous crie les terrible surnoms: Venceslas l'ivrogne! Venceslas le cruel! Venceslas l'incendiaire! Et comme si ce n'était pas assez d'un homme pour consommer la ruine et le malheur de deux pays, Venceslas a pris pour chancelier, c'est-à-dire comme exécuteur de ses iniquités; comme lieutenant de ses troupes, c'est-à-dire comme instrument de ses cruautés; Jean Trocznor, qu'on appelle aussi Ziska, "le borgne", à cause d'un accident de chasse qui l'a privé de l'œil gauche.

Aux titres que lui a donnés Venceslas, Jean Ziska ajoute celui de Général des Hussites, secte fanatique formée par Jean Huss, qui repousse l'autorité papale, rejette le culte de la Vierge comme impie, et qui croit établir ces schismes par le vol et le pillage.

A cette hérésie, Prague a résisté; elle a gardé sa foi intacte; mais elle n'a pu, la brave cité, garder intactes ses murailles. Malgré ses efforts héroïques, la ville succombe. Sa garnison, décimée par la faim, les assauts, les maladies, diminue d'heure en heure, et cependant Prague ne se rend pas!

Du côté nord-ouest de la vieille ville, qui surplombe la Moldau, s'élève le monastère de l'Assomption, rendu deux fois saint par les reliques de St-Norbert, qui y sont déposées. Ce couvent n'est ordinairement habité que par les religieux qui le desservent; mais les jours d'épreuve que traverse la malheureuse population ont fait du lieu saint un refuge; tout ce qui est en état de tenir une arme est aux murailles; les femmes, les enfants, les vieillards, les infirmes abritent dans le monastère leur dernière espérance: celle d'un secours divin, sans doute, puisque tout recours humain les abandonne.

Là aussi sont les filles du brave Voïvode Zapolski, mort aux remparts, après avoir accompli des prodiges de valeur, Prodia et Mildji. Mildji est mignonne, blonde, frêle; forte, souple, de taille élevée, Prodia aux cheveux noirs semble une guerrière antique. Les yeux de Mildji sont bleus comme l'azur, limpides comme de l'eau de source; le regard sombre de Prodia lance des éclairs.

Dans le jardin du couvent, les deux sœurs sont assises. Mildji, coiffée du hennin, d'où s'échappent les longs voiles de gaze, appuie sa tête sur l'épaule de sa sœur. Prodia, vêtue d'une longue robe, sa chevelure noire rejetée en arrière, regarde l'horizon; et sur son front se dessine un pli menaçant.

" Sœur! sœur! dit Mildji, tu ne me parles pas, à quoi songes-tu?

—Je songe au brave Voïrode, notre père; je songe à mon fiancé Joska, tous deux morts en faisant leur devoir! Je songe à notre pauvre ville vaincue, déshonorée par les barbares qui l'assiègent! Voilà à quoi je songe, Mildji!

—Mon noble père!—Ton doux Joska! si tu savais comme je les pleure! les hommes sont bien cruels et bien méchants, Prodia!

—Et la justice de Dieu est bien lente! Quand donc atteindra-t-elle ce monstre couronné qui a nom Venceslas! Quand donc sera puni ce Ziska maudit, le borgne favori de ce Satan!

—Dieu nous a oubliés! N'aurait-il pas mieux valu se soumettre le premier jour, que de perdre ainsi ceux qui nous sont chers!

—Mildji! tais-toi! Notre père et mon fiancé Joska sont morts pour la patrie! La patrie, c'est plus que les liens du sang, que les liens du cœur!

—Prodia! Prodia! je n'ai pas ton âme héroïque! Si tu ne craignais de m'abandonner, tu te joindrais, j'en jure, aux vaillants qui défendent nos murailles!

—C'est vrai! dit sourdement Prodia, j'aurais joie à percer le cœur ou brûler le crâne d'un de ces maudits!

—Mais moi! Mais moi! je ne suis qu'une pauvre fille sans courage! et j'ai peur de la mort. Vivre! Vivre! Comme je voudrais vivre!"

L'enfant sanglotait entre les bras de sa sœur.

" Pauvre Mildji! La vie ne vaut guère la peine qu'on la regrette! Mais que nous veux-tu, Maxo? fit la jeune femme, en interpellant un serviteur qui s'approchait d'elles.

—Je veux vous dire, Prodia Zapolski, que demain, au point du jour, Prague subira un nouvel assaut, le dernier, sans doute!...

Mildji se serra contre sa sœur.

—Un assaut! Le dernier! Mon Dieu!

—Achève Maxo; que se prépare-t-il?"

—Les ennemis se massent de ce côté; ils sont six mille, davantage peut-être. Nous n'avons plus que quelques centaines d'hommes valides!... Tout est fini! Prodia Zapolski! Demain, Prague aura vécu!

—Sainte Mère de Dieu!

—Maxo! Crois-tu que s'il n'y avait que moi je ne verrais pas avec joie le jour qui mettrait fin à notre agonie! Mais elle, Mildji, ma douce Mildji, que va-t-elle donc devenir?

—J'ai peur! J'ai peur! Sauve-moi, Prodia! Sauve-moi!

—Mildji Zapolski, dit doucement le serviteur, ce monastère est une retraite sainte, inviolable; tout cruel et barbare qu'il soit, ce Ziska n'oserait en forcer les portes.

—Mon bon Maxo, puisses-tu dire vrai! s'écria l'enfant.

—Maxo dit vrai chérie! reprit Prodia, en faisant signe au serviteur qu'elle avait compris son pieux mensonge. Ainsi, va te reposer, ma douce fleur, tu es brisée.

—Mais toi, Prodia?

—Je veux respirer une heure encore l'air frais de la nuit, après je te rejoins."

Déjà rassurée, Mildji tendit son front à un baiser de sa sœur.

" A tout à l'heure, ma Prodia!

—Oui! à tout à l'heure."

Prodia suivit des yeux la jeune fille qui s'éloignait. Quand elle ne la vit plus:

" Maintenant la vérité, Maxo! dit-elle brièvement.

—La vérité la voici. Deux cents hommes déjà mourants, affaiblis par la fièvre et la faim, soutiendront demain l'attaque de six mille hommes commandés par Ziska le Borgne. Ces deux cents hommes ont communié et reçu l'absolution... Ils savent qu'ils vont au martyre!... Quand ils seront morts, morts jusqu'au dernier, les mères égorgeront leurs enfants, les vieillards se jetteront du haut des murailles, pour que le vainqueur ne trouve dans Prague que des cadavres à outrager! Voilà la vérité, Prodia Zapolski!

—Merci de me l'avoir dite, Maxo! Mais votre Mildji qui ignore?...

—J'ai de quoi la sauver! dit Prodia en tirant de son corsage une petite fiole; ces quelques gouttes de liqueur versées sur ses lèvres; et Mildji ne s'éveillera plus qu'au ciel, parmi les anges!

—Mais vous, Prodia Zapolski?

—Ne parle pas de moi, je saurai mourir. Mais adieu mon fidèle! au revoir, là-haut!"

Le serviteur s'inclina, mit ses lèvres sur la main de la fille de Voïvode, puis s'éloigna.

Prodia resta immobile, les mains jointes, les yeux levés au ciel, jusqu'au moment où une lueur blanchâtre parut à l'horizon. Alors elle se dirigea vers la partie du cloître où elle habitait avec sa sœur, elle ouvrit la porte de la chambre et s'approcha du lit où dormait Mildji. L'enfant, sans doute bercée par quelque rêve consolateur, souriait.

"Mildji! Pardonne-moi!" murmura la fille du Voïvode.

Elle se pencha vers sa sœur, versa sur ses lèvres quelques gouttes de la liqueur que contenait le flacon, puis, après avoir embrassé le front de l'enfant, elle sortit de la chambre.

Il est venu, le jour terrible annoncé par Maxo! Voici que le soleil se lève, et des cris retentissent! Voici que le soleil se lève, et les assiégeants se ruent, furieux, avides de pillage, contre les murs démantelés; voici que le soleil se lève, et les flèches traversant l'air, et le sang rougit les remparts; et les blessés hurlent, et les mourants gémissent; et les mères vont égorger leurs enfants, et les vieillards vont se jeter du haut des murailles, pour que le vainqueur ne trouve dans la ville de Prague que des cadavres à outrager!

A la tête de ses soldats le hideux Ziska les excite de la voix, du geste, de l'exemple. Chaque flèche partant de son arc fait une nouvelle victime, il lui en faut une encore, au féroce lieutenant de Venceslas l'ivrogne. Le but qu'il veut atteindre, c'est une forme blanche qui l'obsède, comme une sorte d'apparition surnaturelle: une jeune femme vêtue d'une longue robe, sa chevelure noire flottant au vent, se dresse sur le rempart, tenant un arc qui à chaque instant décoche un trait, sous lequel tombe invariablement un des soldats de Ziska. Croyant voir dans cette femme un ange exterminateur, il en est obsédé.

Enfin Ziska a lancé la flèche mortelle qui va frapper en pleine poitrine cette femme étrange. Et pourtant ce n'est pas un cri de triomphe que pousse Ziska, mais un cri de douleur: car le dernier trait que la femme a lancé s'est enfoncé dans son œil droit. Ziska le borgne est maintenant Ziska l'aveugle. Il tombe en rugissant de douleur et de rage.

Aussitôt le désarroi se met dans ses soldats. Privée de son chef, l'armée des assiégeants discontinue l'assaut, s'éloigne des murs; et s'en va camper bien au-delà de la Moldau, à l'abri des collines qui entourent la ville.

Vers le soir, les religieux de l'Assomption aidés de quelques femmes, relevaient aux remparts deux mortes, parmi tant de morts! Prodia, tuée par la dernière flèche qu'avait lancée Ziska; et Mildji, à laquelle le poison avait laissé le temps de venir expirer près de sa sœur.

Prague était sauvée! Las enfin de tant d'atrocités, frappés par la cécité et la mort de Jean Trocznor qui, atteint de la peste, expira dans d'affreux blasphèmes, Arma, archevêque de Prague, Sigismond, frère de l'empereur Venceslas IV, Josse de Moravie, son cousin, déposèrent ce prince indigne, et le firent enfermer pour le reste de ses jours. Il mourut en 1400.

Le même tombeau réunit, au monastère de l'Assomption, la blonde Mildji aux yeux bleus, et Prodia la vaillante qui vengea son père et son fiancé, et délivra la Patrie.

GEORGES GRAND.

Exposition des Travaux Ménagers

La troisième exposition des Travaux Ménagers Canadiens sous le patronage de la Women's Art Association vient de se terminer avec grand éclat le 28 février dernier. Cette exposition, fortement encouragée par Leurs Excellences, Lord et Lady Grey, a dépassé tout ce que le public en pouvait attendre et a démontré, une fois de plus, le bien que l'on pouvait attendre d'une pareille Association. Déjà, elle s'étend rapidement à travers notre Province; elle a remporté des prix signalés à Saint-Louis et nous ne doutons pas qu'elle continue sa marche ascendande vers le progrès. Parmi les patrons distingués de l'œuvre nous relevons les noms suivants: Lord et Lady Grey, Sir George et Lady Drummond, Sir Melbourne et Lady Tait, Sir Alex. et Lady Lacoste, Senateur et Mme Dandurand, Sir William et Lady Hingston, Senateur et Mme L. J. Forget, M. et Mme Roswell Fisher, comte et comtesse Mazza, etc., etc.

La Dame aux Camélias

Elle s'appelait en réalité Alphonsine Plessis, nom qu'elle modifia plus tard en celui de Marie du Plessis. Elle était née dans un petit village de Normandie; mais, s'il faut croire Jules Janin, Nestor Roqueplan, Alphonse Karr, et Théophile Gauthier, qui en parlèrent avec des phrases enthousiastes, rien en elle n'eût pu faire soupçonner qu'elle était fille de paysans. A maintes reprises, Théophile Gautier dans ses feuilletons, vante cette " jeune femme d'une distinction exquise, au chaste ovale, aux beaux yeux noirs, ombragés de longues franges, aux sourcils d'un arc pur, au nez d'une coupe nette et délicate, du plus délicieux et plus adorable tour d'esprit."

A peu près à l'âge où Alexandre Dumas fils a placé les aventures sentimentales de Marguerite Gautier, Alphonsine Plessis avait rencontré, aux eaux, le comte de S..., un vieillard de quatre-vingts ans, à qui elle rappelait une fille unique, morte à vingt ans. Le comte de S... s'était pris pour elle d'une tendresse paternelle, et il tenta l'impossible pour sauver la malheureuse jeune femme, que les médecins avaient condamnée. Toute la science humaine échoua devant la violence et la rapidité du mal, et Alphonsine Plessis mourut de la poitrine à vingt-quatre ans.

"C'est un peu de la beauté du monde qui s'en va," écrivit Roqueplan, le lendemain de la mort.

Le soir de l'enterrement au cimetière Montmartre (aujourd'hui 18e section), deux hommes suivirent le cercueil en sanglotant. On ne put jamais savoir qui ils étaient...

Les Lettres d'Amour

D'abord les lettres sont longues, vives, multipliées; le jour n'y suffit pas, on écrit au coucher du soleil; on trace quelques mots au clair de la lune, chargeant la lumière chaste, silencieuse, discrète, de couvrir de sa pudeur mille désirs. On s'est quitté à l'aube; à l'aube on épie la première clarté pour écrire ce que l'on croit avoir oublié de dire dans des heures de délices. Mille serments couvrent le papier où se reflètent les roses de l'Aurore; mille baisers sont déposés sur les mots brûlants qui semblent naitre du premier regard du soleil. Pas une idée, une image, une rêverie, un accident, une inquiétude qui n'ait sa lettre.

Voici qu'un matin quelque chose de presque insensible se glisse sur la beauté de cette passion, comme une première ride sur le front d'une femme adorée. Le souffle et le parfum de l'amour expirent dans ces pages de la jeunesse, comme une brise s'alanguit le soir sur des fleurs: on s'en aperçoit, et l'on ne veut pas se l'avouer. Les lettres s'abrègent, diminuent en nombre, se remplissent de nouvelles, de descriptions, de choses étrangères; quelques-unes ont retardé, mais on est moins inquiet; on est devenu raisonnable, on ne gronde plus, on se soumet à l'absence. Les serments vont toujours leur train; ce sont toujours les mêmes mots, mais ils sont morts, l'âme y manque. "Je vous aime" n'est plus là qu'une expression d'habitude, un protocole obligé, le "J'ai l'honneur d'être" de toute lettre d'amour. Peu à peu le style se glace ou s'arrête. Le jour de poste n'est plus impatiemment attendu, il est redouté; écrire devient une fatigue. On rougit en pensée des folies que l'on a confiées au papier, on voudrait pouvoir retirer ses lettres et les jeter au feu. Qu'est-il survenu? Est-ce un nouvel attachement qui commence, ou un vieil attachement qui finit? N'importe: c'est l'amour qui meurt avant l'objet aimé.

CHATEAUBRIAND.

Copié sur l'album d'un de nos abonnés : "Dieu s'est toujours repenti d'avoir fait l'homme, mais jamais d'avoir créé la femme."

UNE FEMME.

" Cependant, après avoir créé la femme il s'arrêta de peur de faire plus mal."

UN HOMME.

Nos Souffrances.

Des centaines, non des milliers de maris malheureux témoigneront avec tristesse que ce qui suit est bien le catéchisme auquel les soumettent les femmes chères à leur cœur lorsqu'ils prennent leur chapeau pour sortir le soir.

—Tu sors?

—Oh, je sors juste pour quelques instants.

—Où vas-tu?

—Oh, nulle part en particulier.

—Pourquoi sors-tu?

—Pour rien.

—Pourquoi sortir, alors?

—Eh bien, parce que je veux sortir, voilà tout.

—As-tu besoin de sortir?

—Pas que je sache.

—Pourquoi donc sors-tu?

—Parce que....

—Parce que quoi?

—Simplement, parce que....

—Sors-tu pour longtemps?

—Non.

—Pour combien de temps?

—Je ne sais pas.

—Sors tu seul?

—Oui.

—C'est curieux que tu ne puisses pas rester à la maison un seul instant. Ne sois pas longtemps, n'est-ce pas?

—Non.

—N'oublie pas.

Eh bien voilà pourquoi tant de mariages échouent misérablement sur le roc de l'adversité. Voilà pourquoi tant de maris passent la ligne quarante-cinquième pour gagner les Etats-Unis où le divorce est facile et à bon marché. Voilà pourquoi tant de cadavres humains reparaissent au printemps sur les eaux du Saint-Laurent. Voilà pourquoi les suicides et les meurtres conjugaux augmentent. Voilà pourquoi tant d'hommes vigoureux et solides succombent à la prostration nerveuse. Voilà la cause de tant de disparitions mystérieuses parmi les hommes mariés. Voilà pourquoi l'on compte tant d'hommes qui disent "non" avec l'énergie du désespoir. Voilà pourquoi tant de cœurs nobles et pathétiques entrent résolument dans la carrière maritale pleins des plus brillantes espérances et tombent fourbus en route, pour rouler dans un pénitencier.

JÉRÉMIE.

La Promenade d'un Dindon

Un cabaretier avait acheté un magnifique dindon. Il eut l'idée de le promener par le village, et, pour attirer la pratique, il écrivit sur une large feuille de papier l'avis suivant, qu'il voulait placer sur le dos de la bête ; nous conservons l'orthographe :

" Le dindon que voisi sera praumener pare le village afin que chaqun puisse voire cépate, ça oteur, ça grosseur, ça graisse et ça kraite. Ille cera rôtti demin, il çera mangé à une heure. Le prix du dîné ai de un franc sans les zeqstra. Il est défendu de toucher à l'animal."

L'aubergiste était en train de coller l'envers de son affiche, lorsqu'il voit entrer le garde champêtre, son ami ; il pose le papier sur une chaise, et reçoit le visiteur. On cause, on prend quelque chose et l'ami part. Pendant que l'aubergiste se demenait, ne pouvant retrouver sa pancarte, un bruit insusité se fait entendre dans le village. On poursuivait le garde-champêtre par les rires et les propos les plus bruyants ; celui-ci, bon vivant, ne s'en fâchait pas.

Intrigué toutefois, et croyant à une conspiration ourdie par Thomas " le borgne," son concurrent aux fonctions dont il est revêtu, il se dirige à grands pas vers la maison de l'instituteur. Celui-ci le reçoit avec le respect dû à une autorité ; mais, lorsqu'il se retourne pour fermer la porte, l'insolent éclat de rire retentit encore.

Tout s'explique alors ; le garde-champêtre s'était assis sur la feuille de papier enduite de colle, l'écriteau était fixé à la partie inférieure de sa blouse.

—Comment ! s'écria-t-il ; on ne m'a pas arraché cela !

—Non, certes, répond l'instituteur, l'affiche défend de toucher l'animal.

Un malin !

Un tailleur anglais a trouvé un moyen infaillible de se munir contre les mauvais payeurs, moyen aussi simple que pratique — mais il fallait le trouver.

Cet homme ingénieux a fait insérer dans les plus grands journaux de Londres cette annonce :

" Jeune dame, jolie et très riche, désire entrer en correspondance avec Monsieur de bonne famille en vue de mariage. Au besoin, elle paiera les dettes de son futur à condition qu'on en indique le montant exact. Prière de joindre photographie. Ecrire A. Z. à l'expédition du journal."

Le nombre des réponses fut incalculable.

Le tailleur malin classa photographies, noms et adresses sous une rubrique spéciale : "Mauvais payeurs".

Et chaque fois qu'un des amoureux de la " dame jeune, jolie et riche " se présente dans ses ateliers, un commis spécial prévient le patron qui, à son tour, se charge d'éconduire poliment le naïf qui a avoué le chiffre de ses dettes.

LA DAME D. VOILÉE.

Assurance de la Femme

La part active que prend aujourd'hui la femme dans notre vie sociale a sensiblement accru la valeur matérielle de son existence et sa mort est une perte qui peut maintenant s'apprécier en argent, tout comme celle du père de famille. Dans la plupart des cas il est tout aussi nécessaire à la femme de s'assurer qu'à l'homme.

Il est inutile que nous insistions sur cette nécessité pour la mère de famille. Toutes les mères canadiennes savent le vide que leur disparution laisserait au foyer. Dans ces tristes circonstances l'époux est obligé de remplacer par des soins mercenaires ceux de la chère disparue. Que d'enfants prématurément privés de leur mère ne voit-on pas souvent laissés sans éducation, mal tenus, abandonnés à la charité publique et que leur père arrive tout juste à nourrir, tandis qu'un peu d'argent laissé par la mère eut permis de leur donner une éducation conforme à leur état.

Les combinaisons toutes modernes de la SAUVEGARDE répondent très bien à tous les besoins de l'assurance sur la femme. Donnez-lui donc la préférence, autant pour y trouver votre propre intérêt que pour encourager cette institution canadienne-française, la seule existant au pays.

A travers les Revues.

La femme contemporaine, revue mensuelle, 30, rue de la Vieille, Monnaie, Besançon, publie dans son numéro de février une intéressante conférence faite par M. C. BONNEGENT, sur l'Amérique et la liberté religieuse. " Il est assez piquant de remarquer " que l'origine de la liberté religieuse " dans l'Amérique du Nord coïncide " avec l'apparition du catholicisme " dans ce pays." — Puis quel beau coup de clairon que l'âme bretonne esquissée par M. LÉON RIMBAULT, dont la plume sent bien la haute éloquence vibrante de l'orateur. — Les sociologues y trouveront sur les mamans et leurs nourrissons, la goutte de lait et le dispensaire, d'excellentes notes de M. TURMANN. — MLLE MARIA WEINBRENNER donne ensuite sur l'éducation rationnelle de la jeunesse des pages pleines de remarques, dignes d'une âme aimant vraiment la France. — Et en donnant la fin de son étude, si pleine de souvenirs personnels, sur Mme Roland, M. LOUIS CHABAUD, toujours alerte et jeune, frappe la note juste. — Notons encore la belle étude sur le féminisme au théâtre de M. FRANÇOIS VEUILLOT. L'auteur remarque justement que les défenseurs de la saine morale n'ont, dans leurs attaques contre le divorce, ni l'ardeur ni la vigueur des champions du divorce et de l'union libre.

Le petit Paul, qui a sept ans, va à l'école, où il brille particulièrement par sa paresse.

—Dans ma classe, disait-il hier, nous sommes quatre, et c'est moi le plus fort.

Puis, voyant son père lui lancer un regard ironique il s'empresse d'ajouter :

—Après Louis, Georges et André.

* * *

La petite Tata est une diablesse de cinq ans, à la pétulance exceptionnelle. Sa mère, revenant d'une visite dans un magasin de nouveautés, lui apporte un joujou.

Et Tata, l'empoignant d'une main convulsive :

—Dis, m'man, celui-là, c'est-y pour casser?

LE COIN DE FANCHETTE

Liseur.—Ce que Tolstoï cherche à démontrer dans la *Résurrection*, c'est que l'autocratisme rend la misère humaine plus grande, et les peuples plus malheureux. C'est le roman de la pitié auquel vous avez trouvé de l'exagération, mais que pour juger mieux vous devriez vous placer au point de vue des mœurs et du pays pour lesquels il a été écrit. La moitié de la Russie est esclave de l'autre, les grandes fortunes et les profondes misères s'y coudoient sans cesse. les nobles y tiennent les moujiks à la longueur du knout, il n'est donc pas étonnant de constater dans *Résurrection* de Tolstoï ce qui semble de violentes oppositions et qui ne sont pourtant que des tranches de vie bien vécues.

Une Affligée.—Mme Durant est toujours disposée à répondre à toutes les communications, demandes, renseignements, etc., qu'on voudra bien lui demander relativement au traitement du Dr. MacKay contre l'alcoolisme. Les femmes trop timides pour s'adresser au Dr. MacKay ou qui aiment mieux ne se confier qu'à une femme, ce qui se comprend parfaitement, trouveront dans Mme Durant la discrétion et le dévouement qu'on peut en attendre. Vous adresserez au *Journal de Françoise* par l'entremise duquel se fait toute la correspondance. — Bon courage, ma chère Affligée. Il ne faut désespérer de rien, et, peut être touchez-vous enfin à la guérison que vous espérez. Donnez-moi des nouvelles.

Marcelle Bailly—Il y avait longtemps que je n'avais eu de lettre de vous. Bienvenue, ma chère Marcelle, et l'ami, au nom duquel vous venez, n'aura jamais à me reprocher d'avoir manqué de sincérité.—Merci de votre franchise, elle vous fait honneur et me prouve ce que je puis attendre de vous. Il est doux de rencontrer de temps en temps, dans la vie, des personnes sur l'honnêteté desquelles, on puisse compter. Je souscris avec empressement à la dernière proposition de votre lettre.

Jérémie.—Sans doute, le foyer domestique est exposé à de petites secousses, à des altercations, des froissements, des vivacités, des négligences, à ces " moustiques de l'esprit " dont les morsures produisent l'irritation, le trouble, l'ennui et qui n'épargnent pas leurs visites à l'intérieur le plus heureux. Mais s'ils y viennent, ces moustiques malfaisants, ils s'envolent presque aussitôt et ne laissent pas de venin dans la blessure parce qu'il y a toujours comme baume à appliquer sur la plaie, l'affection et l'oubli.

Une bergère.—Oui, je reviens d'un beau voyage à Québec. Tous les jours, en passant devant la chapelle du monastère des Ursulines, je pouvais lire : *Sur ce terrain où les Ursulines abordèrent*. . . Mais, je détournais la tête et ne lisais point. Et penser que Québec est l'Athènes du Canada !

Thérésine.—Il y a un vieux dicton qui enseigne que le "cœur voit plus loin que la tête".

Beau parleur.—Beau parleur, peut-être ; beau diseur, non. Je sais que les femmes énergiques ne provoquent pas beaucoup de sympathies, mais celles qui n'iront pas à la femme à cause de son énergie et de sa grande volonté, ne valent pas la peine qu'elle les regrette. Quoique certains esprits étroits pensent, il faut cultiver chez la femme la volonté d'initiative et d'exécution ; elle en a besoin autant que l'homme, sans que cela porte atteinte à sa féminité.

Myrielle.—Il est assez rare de constater qu'une jeune fille puisse exagérer le sentiment de sa dignité. Nous voyons, trop souvent, l'excès contraire pour craindre ce que vous prophétisez. Que dites vous, par exemple, Myrielle, de cette jeune fille offrant au jeune homme debout devant elle, le siège sur lequel elle est assise ? J'ai vu cela, il n'y a pas longtemps encore. et je pense que vous trouverez avec moi qu'il eût été mieux pour elle d'exagérer alors le souci des convenances qui lui étaient dues. Le jeune homme a eu le bon goût d'être embarrassé d'une marque d'attention aussi extraordinaire. Je dois ajouter qu'il est jeune encore ; dans quelques années, s'il passe près de vous, Myrielle, il sera étonné, voire même froissé, si vous ne lui offrez pas votre fauteuil. Ah ! que les jeunes filles qui se font ainsi très humbles servantes de leurs cavaliers, sont donc sottes ! Que gagnent-elles à ce jeu méprisable ? A coup sûr, ni considération, ni respect. Il est bon d'être aimé, il est meilleur d'être respecté et l'amour où il n'en-pas de respect ne vaut absolument rien.

Yseult.—Pourquoi n'avez-vous pas, avec votre ami, une très franche et très entière explication ? Evidemment, il y a malentendu et le plus tôt vous en viendrez à une entente, le mieux ce sera pour vous. Rien ne vaut les situations claires et nettes.

Eve.— Le beau temps des valentins est passé, je le regrette. J'ai un culte pour les vieilles coutumes. Je voudrais qu'on les gardât toutes, sans oublier les charivaris.

Alfred Bréhat.—On ne dit pas : "ma chère demoiselle", c'est vieux jeu. Il faut écrire : "chère mademoiselle", ce n'est pas moins tendre et c'est plus joli. 1° Le titre de révérend ne s'emploie que lorsque vous vous adressez aux membres du clergé régulier ; ainsi les Dominicains, les Trappistes, les Franciscains, etc., sont des révérends pères ; les prêtres qui desservent la paroisse St-Jacques, la cathédrale, sont des abbés. On dit : "M. l'abbé X, curé de X", et votre formule est tout aussi polie, plus juste surtout, que si vous l'aviez fait précéder du mot révérend. Cela me fait penser à un petit bambin de six ans qui, en s'exerçant, un jour à l'écriture, avait adressé son cahier à *Réveran mecieu le pape*. 2° Votre orthographe est bonne;

je ne puis en dire autant de votre calligraphie qui ressemble à des hiéroglyphes.

FRANÇOISE.

Quel est votre pharmacien? Pourquoi ne suivez-vous pas l'exemple de Françoise, qui donne son patronage à la pharmacie d'Hercule Barré, coin Ontario et St-Hubert.

Propos d'Etiquette

D. — Un jeune homme peut-il aller trouver une jeune fille de sa connaissance lors même celle-ci est avec une autre jeune fille qu'il ne connaît pas?

R.—Certainement.

D.—Puis-je charger la domestique de demander à la personne qui est au salon son nom?

R.—Oui. Seulement, il faut y mettre quelque forme. Ainsi, la bonne au lieu de dire : "Qui êtes-vous, donc vous?" comme cela est déjà arrivé devra poliment demander : "Qui annoncerai-je à madame, s'il vous plait?", ou autre formule de ce genre.

D.—Dois-je tendre la main à un visiteur que je rencontre pour la première fois?

R. — Une maîtresse de maison doit donner la main à tous les visiteurs qu'elle reçoit dans son salon.

LADY ETIQUETTE.

Conseils Utiles

TACHES SUR LA PEINTURE.—On enlève les taches qui ne peuvent s'enlever avec de l'eau et du savon, en les frottant avec un linge trempé dans de l'eau de soude ou de l'ammoniaque.

CANDÉLABRES DE CUIVRE. — On peut nettoyer et remettre à neuf les candélabres de cuivre en les lavant avec de l'eau dans laquelle on a bouilli des oignons.

Emploi de vieux chapeaux.—On obtint d'excellentes mèches de lampes en coupant en morceaux de la longueur et de la largeur nécessaires des chapeaux d'hommes en feutre mou. Laissez tremper les mèches dans du vinaigre pendant environ 2 heures, puis mettez-les sécher.

Emploi de feuilles de thé.—Tenez les feuilles de thé pendant quelques jours, et lorsque vous en avez une certaine quantité, jetez dessus une certaine quantité d'eau bouillante; laissez refroidir, passez et employez l'eau pour laver la peinture. Cela enlève les taches vivement et facilement. Nettoyez la peinture blanche en la frottant avec une flanelle trempée dans cette eau et imbibée de blanc d'Espagne. N'employez jamais de sel de soude pour laver la peinture, car elle sera complètement abimée.

Brosses et balais.—On peut conserver plus longtemps et obtenir de meilleurs résultats avec les brosses et balais en leur donnant un bain occasionnellement. Ajoutez deux cuillerées à bouche d'ammoniaque pour deux litres d'eau, laissez-y séjourner pendant une demi-heure le balai ou la brosse, rincez à l'eau fraîche et laissez pendre dans un endroit frais pour sécher.

Graisse sur le bois.—Si vous renversez de la graisse bouillante sur la table de cuisine ou sur le plancher, jetez immédiatement de l'eau froide dessus. Ceci refroidira aussitôt la graisse qui ne pourra pas s'étendre, ni entrer dans le bois. On enlève ensuite la tache en la frottant avec de l'eau de soude chaude et du sable.

Colle improvisée.—Prenez un petit morceau de pomme de terre froide ayant été bouillie, et frottez-le avec les doigts de haut en bas sur une feuille de papier pendant environ cinq minutes. Au bout de ce temps vous aurez obtenu une couche de colle très consistante et surtout très forte.

Cuisine facile

POMMES DE TERRE.—Lorsque l'on cuit des pommes de terre au four, il faut toujours avoir soin de les fendre en différents endroits afin de permettre à l'air de s'échapper.

Homard au Madère.—Mettez dans un chaudron de l'eau et du sel; quand elle est en ébullition, jetez le homard vivant dans cette eau, laissez deux ou trois minutes et retirez pour le laisser égoutter sur un linge blanc. Mettez dans une braisière un morceau de beurre frais, du lard, trois ou quatre carottes, autant d'oignons, le tout coupé en petits dés; faites revenir; ajoutez un bouquet garni et du vin de Madère; mettez votre homard, laissez cuire une heure à peu près doucement. Un moment avant de servir, passez la cuisson à la fine passoire, faites un roux que vous mouillerez avec, coupez le homard par tranches, versez la sauce par-dessus et servez.

Mots pour Rire

On parle d'enfants, et quelqu'un demande:

—Et toi, Bébé, qu'est-ce que tu préfèrerais: un petit frère ou une petite sœur?

Bébé réfléchit:

—Moi, j'aimerais mieux un âne...

* * *

Le docteur a ordonné à Bébé une potion très mauvaise. Depuis ce temps, Bébé pleure tous les soirs pendant un quart d'heure.

Hier, sa maman lui demande la cause de ses larmes.

—C'est mon sirop, fit Bébé.

—Mais tu ne le prends que le matin en t'éveillant.

—C'est justement, affirme Bébé, comme le matin je n'ai pas le temps de pleurer, alors je m'y prends d'avance!...

PAGE DES ENFANTS

Causerie

Je suis sûre que vous ne savez pas, jeunes amis, que l'origine des poupées a une très haute antiquité? Eh! bien oui. Ces demoiselles ont aussi leurs incontestables quartiers de noblesse qui remonte même jusqu'à la création du monde, puisque c'est à la première petite fille qu'on en doit l'invention. Seulement, ces poupées-là étaient très primitives, la première branche venue recouverte d'une peau de taupe avec une touffe de mousse en guise de chevelure formaient un jouet dont mes petites nièces d'aujourd'hui se détourneraient avec dédain, mais que les sœurs de Cain, Alah et Zilah berçaient avec autant d'amour que leur mère Eve, leur dernier frère.

D'autres essais succédèrent et perfectionnèrent les précédents, puis ils devinrent de petits chefs-d'œuvre, n'ayant rien à envier aux jouets actuels. Dans tous les cas, il est facile de constater que l'usage de ces bébés de bois, de faïence, d'ivoire ou de pierre s'est transmis, sans interruption, de génération en génération. On raconte même qu'on a retrouvé après quarante siècles des poupées ensevelies par les mères dans les tombes de leurs chères petites filles, selon l'usage établi alors d'enterrer avec les enfants les jouets qui les avaient plus amusés.

La Bible qui ne donne pourtant pas de grands détails relatifs aux jeux des fillettes israëlites de 5 à 12 ans nous raconte, cependant, comment la fille de Saül fit évader David, tandis qu'elle mettait à sa place une grosse poupée qui devait être bien ressemblante, puisque les soldats s'y trompèrent.

Chez les Grecs, le peuple artiste par excellence, les poupées de cette époque avaient leurs toilettes, leurs bijoux, jusqu'à leur mobilier—on en a retrouvé un au pays des jeux olympiques,— jusqu'à leur ménage avec amphores et coupes. Oh! on ne faisait rien à moitié chez les Grecs.

Les petites Romaines semblent aussi avoir eu une grande affection pour les poupées. Il y en avait de toutes sortes, de plus ou moins perfectionnées et mises suivant le rang des fillettes qui les possédaient. Les moins dispendieuses consitaient en de petites statuettes de terre cuites articulées aux épaules et aux hanches. Elles représentaient les costumes les plus ordinaires; la matrone romaine avec son ample toge, l'affranchie en tunique courte et serrée, etc.

On a retrouvé un certain nombre de ces jouets à bas prix dans les sépultures chrétiennes, ainsi on ne peut pas les prendre pour des petites idoles.

Quant au nom de la poupée, il fut, paraît-il, inventé par les Romains, qui l'appelèrent: *puppae*, comme l'*u* se prononce comme *ou* en latin, le nom était trouvé. D'où venait-il? Il y a paraît-il, une légende là-dessus, que je vais vous raconter comme je l'ai lue, sans vous en garantir la parfaite authenticité.

On présenta un jour à Néron, une exquise marionnette mise avec une très grande magnificence et sculptée sur le modèle que lui en avait donné une jeune patricienne romaine d'une très grande beauté nommé Poppée. L'empereur chez qui les fantaisies n'étaient pas à compter, voulut être présenté à la jeune fille et l'épousa. Il devint dès lors de mode à la Cour romaine de posséder une de ces marionnettes représentant la belle impératrice qui gardèrent leur nom de Poppée, appellation qui s'étendit à tous les jouets analogues.

Lorsque les petites filles de l'antiquité devenaient grandes, elles allaient déposer leurs poupées à l'autel de Vénus, lui demandant, vous devinez?... Un mari en échange. Je vous avoue franchement que si c'était pour en acquérir un comme celui de cette pauvre Poppée, qui finit ses jours assassinée par son mari, cela ne valait pas la peine de se donner tout ce mal.

Un peu plus tard, St-Jérôme, un père de l'Eglise, conseille aux mères de famille de donner des poupées à leurs enfants, et les poupées, encore plus tard, et moins belles que jadis, font la joie des châtelaines du moyen-âge enfermées dans leurs forteresses. Vers l'époque de la guerre de cent ans, une petite princesse, fille de Charles IV qu'on avait mariée à un prince anglais, a pour confidente à Londres une de ces poupées de bois peint, revêtue de brocart, cadeau de son royal époux.

Au dix-huitième siècle on habillait ces bébés sans vie et on les envoyait partout comme échantillons des produits et des modes des divers pays. Elles eurent un réel succès et firent un bien immense aux industries des contrées qu'elles représentaient.

La Révolution qui étendit sur la France avec tant de force sa main meurtrière imposa aussi aux poupées un chômage forcé, mais cela ne dura pas longtemps et ces demoiselles renaquirent de leurs cendres plus belles et plus fraîches que jamais et atteinrent même une telle perfection qu'elles ne furent plus à la portée de toutes les bourses.

Aujourd'hui, Dieu merci, on peut se procurer des poupées très perfectionnées et à des prix plus modestes, ce qui est un grand avantage pour les mères et les tantes qui ont à renouveler si souvent des jouets aussi fragiles.

TANTE NINETTE.

Dans toute mystification il y a un imbécile, le plus souvent deux.

PAGE DES ENFANTS

LES JEUX D'ESPRIT

Enigme

De par la volonté de monsieur l'imprimeur,
Modeste, je me tiens bien au bas de la page,
Pour ramener au leurre un oiseau trop volage,
La manœuvre qu'emploie un habile chasseur,
Un terme du plain-chant peu connu du vulgaire,
A ce titre je suis quelque peu clérical,
Je suis ce qu'on fait dans un but électoral,
Enfin du commerçant la coutume ordinaire.

Charades amusantes

Cœur dur comme pierre, chair jaune et habit bleu.

Qu'est-ce qui se voit dans chaque minute, mais jamais dans une seconde?

Réponses aux Jeux d'Esprit

Pensée morale

Ne faites pas seulement l'aumône, faites la charité: C'est-à-dire, ne vous contentez pas seulement d'un sou, mais sachez y joindre quelque chose de sympathique dans votre manière de donner ou dites quelques mots d'encouragement aux malheureux que vous soulagez, vous aurez ainsi fait et l'aumône et la charité.

Ont bien répondu: Marie-Antoinette Gosselin, Chicoutimi; Zéphirin L. Guillaume, H. Printemps, Hâtif et Neige Eternelle, Québec, Ecole Garneau, Cécile Dubé, Yvonne Landreville, Juliette Pelletier, Christophe Charron, Roger Dorval, Rosario Barrette, Dona Landreville, Rhéa LeBlanc, Athanase Juneau, Maria Mathieu, Ls. Philippe Bélanger, Laura Peachey, Abdon Côté, Arthur St-George, Edouard Faulkner, Wilfrid Foisy, Dora Joinette, Amanda St-Georges, Alice Dumais, Laurenzo Delorme, Marie-Jeanne Scantland, Alfred Moreau, Charles Peachey, Armand Laverdure, Léon Mackay, Arthur Landry, Ubalde Séguin, Emile Désilets, Laurenzo Lajoie.

Histoire du Canada

Nommez les femmes qui se sont illustrées dans l'histoire de notre pays.

Rép.—Mère Marie de l'Incarnation, Madame de la Peltrie, Marguerite Bourgeois, Mme d'Youville, la duchesse d'Aiguillon, Mère Gamelin, Mlle Mance, Mme Drucourt, Mme de la Tour, Mme de Verchères, Mlle de Verchères, Jeanne LeBer, Mme Duclos, Mère Juchereau.

Ont répondu: Marie-Ant. Gosselin, Chicoutimi; Neige Eternelle, Québec; Ecole Garneau: Cécile Dubé, Yvonna Landreville, Laura Peachey, Wilfrid Foisy, Edouard Faulkner, Arthur St-Georges, Abdon Côté, Athanase Juneau, Marie-Jeanne Scantland, Laurenza Delorme, Amanda St-Georges, Alfred Moreau, Emile Désilet, Ubalde Séguin, Arthur Landry, Rhéa LeBlanc, Léon Mackay, Charles Peachey, Armand Laverdure, Laurenzo Lajoie, Dora Joinette, Dona Landreville, Marie Mathieu, Ls. Philippe Bélanger, Rosario Barrette, Juliette Pelletier, Christophe Charron, Roger Dorval, Alice Dumais.

La vocation de Gounod

En perdant Gounod, la France a perdu le représentant le plus glorieux de l'Ecole française. Nul compositeur de notre temps n'a plus fait d'honneur à notre pays. Né le 17 juin 1818, il se sentit attiré, emporté tout jeune vers l'art de la musique. La famille Gounod s'inquiétait de cette vocation et s'en plaignit au proviseur du collège où l'enfant faisait ses études. Ce proviseur était M. Poirson, l'auteur d'une volumineuse histoire d'Henri IV: "Lui musicien, s'exclama M. Poirson, jamais! Il sera professeur: le latin et le grec le ravissent." Et M. Poirson fit appeler le lendemain le petit Charles dans son cabinet:

—On t'a encore surpris à griffonner sur du papier des notes de musique?

—Oui, je veux être musicien.

—Toi? allons donc! Ce n'est pas un état. D'ailleurs, voyons, que sais-tu faire? Tiens, voilà du papier, une plume. Compose-moi un air nouveau sur l'air de *Joseph.* "A peine au sor-" tir de l'enfance." Nous allons bien voir, dit M. Poirson triomphant.

C'était l'heure de la récréation. Avant que la cloche eût sonné, Gounod revenait avec sa page toute noire.

—Déjà? fit le proviseur. Eh bien, chante!

Gounod chanta. Il se mit au piano et fit pleurer le pauvre M. Poirson.

Cependant, les parents n'étaient pas encore convaincus. On tenait à faire de Charles un notaire; et on ne voulait pas en démordre. Pour ramener son fils à la raison, c'est-à-dire au notariat, Mme Gounod alla trouver Reicha, le célèbre professeur d'harmonie, et lui tint ce langage:

—Monsieur, j'ai un fils qui veut étudier la musique de façon à faire des opéras.

—Très bien, Madame.

—Au contraire, Monsieur, et je viens vous prier de m'aider à la détourner de cette folle pensée.

—Et comment cela, Madame?

—En lui donnant des leçons.

—Je ne comprends pas.

—Voici: vous vous montrerez si sévère et vous lui imposerez des devoirs si difficiles, que mon fils, rebuté, renocera à la musique.

—C'est le supplice du contrepoint ordinaire et extraordinaire que vous voulez que j'inflige à votre fils?

buté, renoncera à la musique.

—Hélas! Madame! c'est moi qui suis vaincu. Votre fils est plus fort que moi.

OSCAR HAVARD.



PREMIERE PARTIE

I

(Suite)

La lèpre du mal ne s'étale pas au grand jour comme à Paris, mais elle existe; et il est profondément triste de voir ses ravages sur des natures créées par Dieu, très simples, très droites.

La baronne Heurtel ne répondit pas. Le front soucieux, le regard fixe, elle réfléchissait.

—Jacques, dit-elle soudain, en arrêtant sur le jeune homme ses yeux habiles à scruter les physionomies et les cœurs, vos raisons n'arrivent pas à me convaincre. Pour que vous soyez aussi résolu à retourner dans vos montagnes, il faut que vous y ayez laissé une amie d'enfance..., peut-être une fiancée.

Cette fois, Jacques Orvanne se mit à rire.

—Mes amies d'enfance ont déjà des bambins accrochés à leur jupe, Madame, car on se marie vite chez nous, et je n'ai pas de fiancée. Ma mère rêve, je le sais, de me donner une femme choisie par elle, mais je suis si difficile, que j'épouserai sans doute la solitude et la science. A nous trois, nous ferons très bon ménage.

Le front rasséréné, la barone se pencha vers le jeune médecin.

—Alors, puisque votre cœur est libre, je puis vous avouer que, à l'imitation de votre mère, je caresse un rêve... La réalisation de ce rêve, jointe à ce que Roscob vous propose, vous donnerait bonheur, fortune, position assurée.

Le voyant entr'ouvrir les lèvres, elle l'arrêta d'un geste.

—Ne répondez pas "non" sans savoir, sans réfléchir. Une détermination, comme celle que vous voulez prendre, doit être envisagée sous toutes ses faces, avant de devenir définitive.

Elle se recueillit une minute, puis reprit d'une voix plus basse:

—Peut-être ne m'avez-vous jamais entendu prononcer le nom du lieutenant Le Helguer? René Le Helguer, charmant garçon, intelligent et distingué, plein de cœur, marié à une toute jeune femme, était le compagnon d'armes et l'ami intime de mes deux fils. La mort les prit tous les trois dans la même bataille. Pauvres enfants!... Je me trouvais dans ce petit salon avec Mme Le Helguer, quand l'horrible nouvelle arriva... Dès cette minute inoubliable, je compris qu'elle ne survivrait pas à sa douleur. En effet, après quelques mois passés dans un état d'atonie que rien ne parvint à dompter, elle s'éteignit sans souffrances, laissant une enfant de sept ans à peine, ma filleule, avec une fortune plus que modeste. Pas de parents, sauf des cousins éloignés qui se souciaient fort peu de prendre la charge d'une orpheline pauvre. Avec bonheur, ils me l'abandonnèrent. Mais je ne gardai pas Suzan Le Helguer auprès de moi. Qu'eût-elle fait, cette joyeuse petite créature ? dans une maison triste comme l'était la mienne? Je la confiai à une de mes amies, supérieure d'un grand pensionnat de Lyon. C'est auprès de cette femme, éminente à tous les points de vue, c'est dans cette atmosphère de calme, de piété, de travail, que Suzan a vécu douze années. "Douze années qui sentent le ciel", déclara-t-elle avec son originalité native. De fait, religieuses et élèves se sont unies pour l'entourer de sollicitude et d'affection. Les compagnes de Suzan ont même trop gâté, trop aimé leur "petite Reine", car tel est le surnom qu'elles lui ont donné; de sorte que "Petite Reine" voit la vie très en rose, malgré les avertissements, les conseils des bonnes religieuses. Tête dure comme le granit des falaises de la Bretagne,—le pays de son père,—mais qui cède aux raisonnements de persuasive douceur: cœur chaud, tout en élans, en générosité. Nature vive, peu banale, Suzan, avec son ménage de défauts et de qualités, est vraiment une charmeuse, une exquise créature. C'est aussi une enfant, une très naïve pensionnaire. Songez, mon cher Jacques, que, pendant ces douze années, Petite Reine n'a quitté le couvent que pour sortir, les jours de congé, chez une amie de la supérieure, et passer les vacances auprès de moi, dans ma propriété de Normandie. Or, à cette fillette, ardente, simple, franche, il ne faut pas un de ces jeunes gommeux de nos jours. Il faut un guide à la fois tendre et sérieux, délicat et ferme. J'ai pensé à vous.

Attentif, Jacques Orvanne avait écouté la baronne Heurtel, sans savoir où elle voulait en venir. Aux derniers mots, il eut un tressaillement si brusque, et attacha sur sa vieille amie un regard d'un étonnement si intense, qu'elle répéta, un léger sourire aux lèvres:

—Oui, j'ai pensé à vous.

—Mais, Madame, c'est impossible... impossible à tous les points de vue. Je suis fils de paysans, paysan moi-même, un vrai rustre, qui, n'ayant eu ni le temps, ni la volonté de se polir au contact du monde, ne peut plaire à une jeune fille délicatement élevée. Je suis pauvre. Une maisonnette entourée de quelques champs sera mon seul héritage. Enfin, je viens de vous faire connaître ma décision: vivre en pleine montagne. Mlle Le Helguer, toute enfant, toute naïve qu'elle soit, désire certainement plus et mieux, comme homme et comme position, que ce que vous rêvez... car c'est un rêve de votre affection pour votre filleule et pour moi, chère grande amie. Votre cœur renferme de si inépuisables trésors, qu'on finit par ne plus oser prononcer le mot "reconnaissance", tant il semble banal en passant par les lèvres. Il reste donc au fond de l'âme inscrit en caractères ineffaçables, vous le savez.

—Je le sais. Et c'est justement parce que je "sais" votre âme,votre cœur, tout cela, que mon rêve me semble très bon. Vous êtes fils de paysans! Qu'importe! Vous êtes fils d'honnêtes gens, voilà le principal.—Paysan vous-même? Rustre? J'avoue que vous ne parlez point l'argot à la mode, que le genre "snob" (j'emploie le mot du jour) vous manque, que vos vêtements "da-

tent", qu'un certain aplomb, donné par l'habitude du monde, vous fait défaut. Mais, avec moi, Jacques, loin de vous montrer rustre, paysan, vous êtes, vous, "vous" d'une délicatesse si raffinée, qu'elle en devient... féminine. Convenez, Monsieur le Rustre, que vous appartenez à la famille des sensitives.

Il sourit.

—J'en conviens... Et j'ajoute un "hélas!" à mon aveu.

—Oui, les sensitives souffrent. Toutefois, ne dites pas "hélas". Il vaut mieux souffrir, vibrer, que de passer la vie comme un bloc de marbre... Le ciel a des saints qui ont pleuré, aimé; il n'en a pas de "glace"... Maintenant traitons la question financière. Vous prétendez ne rien avoir? Si, vous avez votre position, votre talent. Cela suffit pour un homme, surtout quand la femme apporte une certaine fortune. C'est le cas de Suzan. Par ses parents, elle est presque aussi pauvre que vous. Mais les marraines sont un peu fées. Je dote ma filleule, et mon testament lui assure, avec une somme assez considérable, ma propriété de Normandie, dont le revenu est à la fois bon et solide. Allons, mon ami, avouez qu'en quelques mots, je détruits des objections que vous croyiez sérieuses? Seule, votre volonté arrêtée de vivre à la montagne me déconcerte. Pour vous, ce n'est pas un avenir. Pour une jeune femme, cette solitude serait triste, presque imprudente.

—Vous voyez bien, Madame, que vous aviez rêvé.

Avec une mélancolie où perçait un peu d'amertume, la baronne Heurtel dit lentement:

—Si votre cœur renferme des coulées de lave de vos volcans d'Auvergne, vous avez une tête aussi dure que le granit de vos montagnes. Rien ne vous ébranle dans ce que je viens de vous apprendre. Quatre-vingt-dix-neuf jeunes gens sur cent eussent tendu les mains pour saisir les lingots d'or de...

—On n'épouse pas des lingots, Madame.

—Non, on épouse une femme. Or, on n'épouse pas sans voir, sans...

Il allait parler. Vivement, elle l'arrêta.

—Ne prononcez pas un "non" qui, dans votre bouche, serait probablement sans appel, et écoutez-moi. Ma filleule a ses deux brevets; donc, son instruction est terminée. De plus, la mort de la supérieure lui a enlevé, à la fois, une affection et un soutien. Sans le mauvais état de ma santé, cette année-ci, Suzan serait déjà près de moi. Mais je vais mieux, elle arrivera prochainement... Voulez-vous me promettre, mon cher Jacques, de venir à Paris dès mon premier appel, pour faire connaissance avec ma très charmante compagne? Si elle vous inspire cet attrait premier qui est l'aube de l'amour, vous réfléchirez, tout en prenant l'air natal. Si cet attrait n'existe pas de vous à elle, d'elle à vous, la question sera close, et mon rêve fini... Allons, Jacques, c'est "oui", n'est-ce pas? Vous consentez à voir ma filleule? Je le désire vraiment.

Très contrarié, mais dominant ses impressions multiples, le jeune médecin se leva.

—C'est oui, Madame, en doutez-vous? Un refus de ma part, alors que vous souhaitez si vivement une chose, serait une ingratitude monstrueuse. Le rustre cède le pas à l'homme de cœur, et consent à tout ce que vous voudrez.

Avec un sourire très doux, elle lui tendit sa main fine et blanche.

—Au fond, vous m'en voulez terriblement... N'importe, j'accepte votre soumission, enfant terrible. Vous serez reçu en familier de la maison, et cette petite fille ne soupçonnera rien de notre complot. Voilà qui est entendu.

Il ne répondit que par un sourire; mais, quand il s'inclina devant la baronne Heurtel en lui disant: "Au revoir", elle comprit, à l'accent indéfinissable avec lequel ces deux mots étaient prononcés, que le jeune homme, en s'engageant à ce retour, venait de faire un réel sacrifice.

II

La pluie avait cessé. Un brouillard intense enveloppait les rues, les boulevards, voilant d'un crêpe les becs de gaz, les lanternes des tramways et des voitures. Insoucieux de la boue, de l'humidité, de la nuit, Jacques Orvanne marchait à pas rapides et, livrant à l'air froid son visage brûlant, il essayait de calmer le mélange d'inquiétude, d'irritation, de tristesse qui lui tenaillait le cœur.

D'inquiétude! Peu au courant des usages du monde, il redoutait l'entrevue désirée par la baronne Heurtel, entrevue dans laquelle il se montrerait d'autant plus gauche, d'autant plus timide, qu'il en faisait un acte de simple reconnaissance.

D'irritation! Il haïssait presque celle qui, sans le savoir, se plaçait entre lui et le calme absolu dont il se proposait de jouir.

De tristesse! Il se reprochait d'être une cause de déception pour ceux qui l'aimaient: le docteur Róscob et sa vieille amie, la baronne Heurtel. Mais, aussi, pourquoi rêvaient-ils trop grand, trop beau? Pourquoi ne comprenaient-ils pas sos rêve, à lui, son désir fou de fuir vite, à toujours, loin de la capitale?

—Je hais Paris...

Il avait jeté ces mots dans la rue silencieuse. Le son de sa voix le fit tressaillir, et, levant la tête, il aperçut, très près, la maison immense, ruche de travailleurs de toute catégorie, où il avait vécu sa vie d'étudiant pauvre. Lestement, il gravit six étages, ouvrit une des nombreuses portes d'un long et sombre corridor, alluma sa lampe et resta là, debout, le regard plein de mélancolie, un indéfinissable sourire aux lèvres.

C'était une chambre mansardée, exiguë, misérable, avec un carrelage pour parquet, une lucarne pour fenêtre. Un lit, une chaise, une table, une commode, une petit poêle, quelques planches formant bibliothèque, composaient tout le mobilier. Là, il avait connu le froid intense, la chaleur tropicale, parfois aussi les tourments de la faim. Là, il avait travaillé, pleuré. Là, il avait rêvé aussi. Et, maintenant, c'était la réalisation des rêves infiniment doux et chers... Adieu l'air empesté de la capitale, la cohue des boulevards, les lazzis des camarades. Il revenait au pays!!!

—Pourquoi attendre à demain soir? dit-il tout à coup. En prenant le train de sept heures, je gagne une journée. Le déménagement sera vite fait.

Une heure plus tard, le "déménagement" était terminé, et le lendemain matin, par un temps sombre et froid, Jacques Orvanne, penché à la portière du wagon, regardait gaiement Paris s'effacer dans la brume.

. . . .

. L'histoire du jeune médecin était de celles qui tentent la plume du romancier, excitent l'intérêt du psychologue, conquièrent la sympathie des natures aimantes, délicates et fières.

Né en pleine montagne d'Auvergne, fils unique de pauvres paysans, Jacques Orvanne avait poussé à l'air libre, comme les fleurs sauvages des rochers, les arbrisseaux des taillis. Dans son village et les bourgs environnants, on n'aurait pas trouvé un plus beau, un plus vigoureux petit gars. Le père Orvanne en était fier, voyant déjà en lui le laboureur, aide de ses vieux jours. La mère, fière aussi, soupirait parfois, songeant déjà à l'armée qui lui prendrait son trésor.

Le futeur laboureur, le futur soldat, sans se douter de ces préoccupations, allait à l'école dont il était le meilleur élève, et, le reste du temps, menait paître, le long des chemins creux, dans les champs, sur les montagnes, la vache Néra, la chèvre Miquette, et l'agneau Blanblanc. Futur laboureur! les semailles, les moissons l'intéressaient peu. Futur soldat! les rixes, les jeux bruyants lui déplaisaient... Un rêveur, ce petit Jacques! Tandis que Néra, Miquette et Blanblanc, sous la garde de la chienne Lina, se régalaient d'herbes fraiches ou somnolaient paresseusement dans un coin de prairie, il cherchait, à travers les arbres, une de ces échappées comme il s'en trouve fréquemment en pays de montagnes, et il restait là extasié, les yeux fixés sur le paysage de son choix, jusqu'à ce que la brume enveloppant les cimes et les vallées lui rappelât l'heure du retour.

A quoi pensait-il? Silencieux, contemplatifs par nature, les villageois ne songeaient pas à le lui demander; mais de joyeux excursionnistes, passant un jour devant lui, sans même qu'il y prit garde, lui posèrent la question.

Il fronça les sourcils, releva la tête avec une certaine fierté, et d'un ton étrange, chez un si jeune enfant, répondit:

—Je pense que c'est beau, que c'est grand!

Il avait douze ans quand, à la vie contemplative, vint se mêler l'action. Lina, ayant couru trop follement à la poursuite d'un mulot, eut la patte cassée par une pierre détachée d'un rocher. On était loin du village, loin surtout du vétérinaire. Lina souffrait, se plaignait... Ah! ces souffrances, ces plaintes de la confidente, de l'amie, de la compagne de solitude, qu'elles retentissaient douloureusement dans le cœur du petit gars!... Comment la soulager, la guérir? Jacques, tout à coup, se souvint... Il avait vu, l'année précédente, un vieux rebouteur "arranger" la jambe d'un cheval dans une ferme des environs. Faire de même pour Lina ne devait pas être très difficile... Préoccupé, l'angoisse au cœur, il trempa la patte gonflée dans l'eau claire du ruisseau voisin, l'entoura de morceaux de toile arrachés à son mouchoir—tant pis pour les gronderies de la mère,—mit tout le long de la patte de légers bâtons et de nouvelles bandelettes, puis, la chienne dans ses bras et appelant Néra, Miquette, Blanblanc, il revint à la chaumière.

(*A suivre*)

Avez-vous un Bébé ?

Sirop du Dr Coderre

POUR LES ENFANTS

Le plus sûr et le meilleur Sirop Calmant

pour les divers maux de l'Enfance, pour adoucir les gencives et aider la dentition, pour la Diarrhée et la Dyssenterie provenant de la même cause ; pour soulager les Coliques et régler les intestins. Pour calmer les souffrances et amener un sommeil paisible au petit souffrant, il est sans égal.

Il adoucit les souffrances de l'Enfance;
Il est le repos des Mères fatiguées.
Il épargne de précieuses existences.

Prix 25c. A vendre partout

STANTON'S PAIN RELIEF

Pour usage interne et externe

Un remède de famille prompt et sûr

STANTON'S PAIN RELIEF est sans contredit le remède du jour. Il devrait avoir a place dans toutes les maisons. Les individus et les amilles en voyage devraient toujours en avoir.

STANTON'S PAIN RELIEF comme remède interne pour les Coliques, la Diarrhée, les Crampes d'Estomac, la Flatuosité et l'Indigestion, agit promptement, en soulageant immédiatement le patient.

COMME GARGARISME pour le Mal de Gorge il n'a pas d'égal.

STANTON'S PAIN RELIEF comme remède externe pour les Entorses, les Crampes dans les membres, le Lumbago, le Mal de Dos, les Douleurs de Poitrine et des Côtés, le Mal de Dents, son action est prompte et agréable, donnant de l'aise et du bien-être, sans causer aucune irritation.

STANTON'S PAIN RELIEF.—Aucun Voyageur, aucun Touriste dans les campagnes ne devraient se trouver sans une bouteille de ce remède sous la main en cas de besoin.

A vendre partout. Prix 25c.

LES VERS.

Les Pastilles du Dr Coderre pour les Vers.

sont le remède en usage le plus agréable et le plus logique pour les vers. Ces Pastilles chassent radicalement les Vers sans causer aucun préjudice ni pendant ni après.

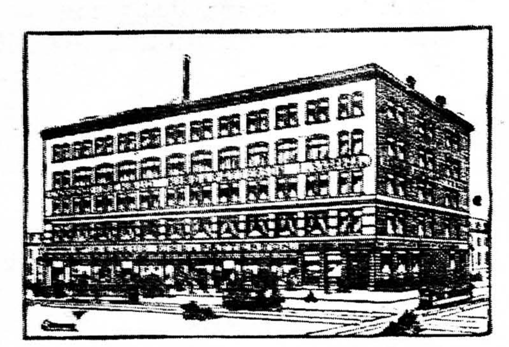
Ce remède à la forme d'une **Très petite Pastille de chocolat**, étant considéré comme la forme la meilleure et la plus simple pour l'usage des enfants ; étant petite on l'administre facilement, agréable à l'œil et bonne au goût. Au cas où les enfants refuseraient d'avaler les pastilles, écrasez-les et faites-les prendre en poudre. Les instructions complètes pour enfants et adultes sont contenues avec chaque paquet.

DEMANDEZ LES PASTILLES DU DR CODERRE POUR LES VERS

Assurez-vous que ce sont les véritables, chaque paquet porte sa signature et son portrait.

Prix, 25c. la boite, ou par la malle sur réception du montant.

The Wingate Chemical Co., Ltd, Montreal, Can



Le Temps est Arrive

de penser à vos achats de

MEUBLES, etc. !

Une visite à nos grands magasins vous convaincra certainement que nous avons le plus beau choix de

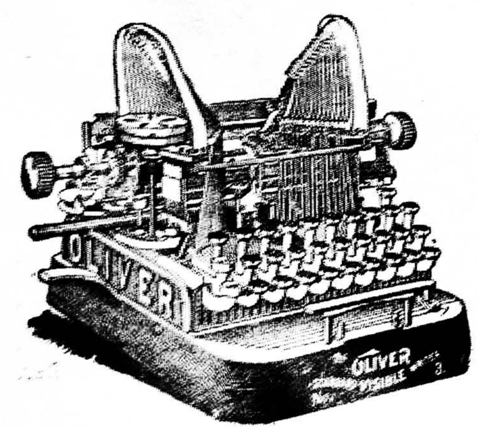
Meubles, Lits en Fer et en Cuivre, Literie, Tapis turcs, Rideaux, etc.,

et que tout en vous offrant les dernières nouveautés, nous maintenons les prix au plus bas.

Renaud, King & Patterson

COIN SAINTE-CATHERINE et GUY

The ... OLIVER Typewriter



Qui écrit d'une Façon Visible.

AGENTS DEMANDES dans tous les territoires où il n'y en a pas.

Ecrivez pour demander les conditions.

THE CANADIAN OLIVER TYPEWRITER CO.,

183a RUE SAINT-JACQUES MONTREAL.

XIème Pèlerinage à Lourdes (FRANCE)

Départ le 3 Juin

......ITINERAIRE......

Liverpool, Londres, Rouen, Paris,

LOURDES

Prix du passage, toutes dépenses payées, $275.00

Un itinéraire est aussi préparé pour les pèlerins qui se rendront à Rome.—Billets de passage par toutes les lignes de Steamers. S'adresser à

M. L. J. RIVET, 140 rue St-Denis, Montreal

pour tous renseignements, programmes, etc.